

*Matthieu 21, 28-32, Ezéchiel 18, 25-28 (Annecy, 1er octobre 2023)*

Je pense que personne ne me contredira si j'annonce l'évidence suivante : nous avons ici la version courte de la parabole de l'évangile de Luc habituellement désignée sous le nom du « fils prodigue ». Vous n'en êtes pas convaincus ? pourtant, toutes les deux commencent par la même phrase : *un homme avait deux fils*. Ça ne vous paraît pas suffisant ? Toutes les deux parlent des rapports qu'entretiennent deux frères avec leur père ! Toujours pas ? Vous avez raison ; je pourrais essayer de vous convaincre, mais cela reviendrait à prêcher sur l'autre parabole, la plus connue ; ce sera donc pour une autre fois... Néanmoins, je préviens celles et ceux qui ont la parabole de Luc en tête que quelques mots de cette prédication pourraient évoquer quelques pistes d'interprétation...

Bon, revenons à la parabole du jour ! Je disais qu'elle parlait des rapports qu'entretiennent deux frères avec leur père. En psychanalyse, on se focalise davantage, il semblerait, sur les rapports à la mère, mais chez Jésus c'est souvent la relation au père qui est interrogée. La relation au père, c'est la relation à la figure d'autorité ! oui, je sais, aujourd'hui, cela peut sembler surprenant, peut-être même réactionnaire, voire complètement ridicule... Mais, la Bible n'a pas été, Dieu merci – Dieu merci ! – écrite au XXI<sup>e</sup> siècle ! Blague à part, le Père, dans un monde traditionnel, est celui qui vous protège, vous nourrit (dans le sens vous assure la subsistance), celui qui vous donne un nom et aussi des ordres, et celui dont on hérite : fortune, rang social, traditions et religion. Loin de moi, l'idée de dénigrer la réalité du rôle des mères dans ce processus, plus que de réalités, on évoque ici des figures.

Le père de la parabole adresse à ses deux fils la même parole : « mon enfant... va travailler ... aujourd'hui... dans la vigne ». **Mon enfant** : tel est le vocatif qu'utilise le père ; cela peut sembler normal, mais les deux rejetons ne lui retournent aucun « père » respectueux ni aucun « papa », moins formel mais plus affectueux. Non ! le premier lui retourne un « je » (« je ne veux pas », même si en grec, le pronom est intégré dans le verbe, on ne peut pas faire beaucoup plus affirmatif de soi !) tandis que le second lui adresse un « seigneur » un poil trop servile pour un fils, il y a là presque une absence de soi. Tous ceux qui ont ou ont eu des enfants, ou qui connaissent des gens qui ont des enfants ou qui ont des livres qui parlent des enfants savent qu'il y a un moment du développement de la petite enfance où le mot principal du petit être est « non ». C'est une phase importante, voire indispensable, de la création du sujet. Comme le dit une humoriste, *c'est l'âge où l'enfant construit sa personnalité en détruisant celle de ses parents*. Certains parents peuvent avoir l'impression que cette période s'étend TRES au-delà de la petite enfance.

**Va travailler** : c'est peut-être la partie la plus délicate pour un luthéro-réformé ! non pas qu'on soit contre le travail, bien au contraire ; mais on craint tellement de développer une théologie du salut par les bonnes actions. Cela n'a rien à voir ! je dois ici ajouter la dernière locution **dans la vigne**, pour me faire comprendre. La vigne, ce n'est pas n'importe quelle culture, elle est associée dans la Bible au royaume de Dieu et à la joie, c'est ici une allusion claire, transparente, à la dimension spirituelle de la demande. Une vie de foi, ce n'est pas seulement recevoir, c'est aussi participer. Pour conserver le parallèle avec le développement de l'enfant, on pourrait faire remarquer que si, dans un premier temps, l'enfant ne fait que recevoir, assez rapidement, il est invité à participer, à des degrés divers, dans la mesure de ses moyens : mettre la table ou la débarrasser, sortir les poubelles ou tondre le gazon. Ainsi, normalement, l'enfant se rend compte que les choses ne font pas toutes seules et qu'il a sa part à prendre.

Ainsi en est-il du royaume de Dieu, le père invite ses fils à prendre leur part du travail à faire.

**Aujourd'hui** : il y a des choses qu'on ne peut remettre au lendemain. Ainsi le travail dans la vigne doit être fait en temps et en heure, ni trop tôt, ni trop tard ! De même, mon salut ici-bas dépend de mon travail aujourd'hui, ni de ce que j'ai fait hier ou ferai demain ! Pour un grand procrastinateur comme moi, c'est peut-être la partie la plus difficile à entendre !

Donc, pour résumer, la parole adressée aux deux fils était moins les ordres d'un maître à ses serviteurs que le conseil de vie d'un père à ses enfants. L'un après s'être opposé a obéi ; l'autre a désobéi. Faut-il plutôt dire qu'il n'a pas obéi ? J'ai en effet l'impression qu'il n'y a pas grand-chose d'actif dans le comportement du second ; par conséquent, parler de désobéissance peut laisser entendre une attitude plus contestatrice qu'elle ne l'est en réalité. Pour moi, la non-obéissance du second fils relève plus de la passivité que de l'opposition.

Le seul qui a une attitude active, c'est le premier, en s'opposant d'abord, en travaillant ensuite ! Faut-il entendre que le « non » initial était nécessaire pour obtenir un oui ? faut-il dire comme un célèbre sage français « Win the yes needs the no to win against the no<sup>1</sup> » ? Je le crois, même si on s'interroge toujours sur ce qu'il voulait vraiment dire et surtout pourquoi il l'a dit ainsi. Je préfère, quant à moi, me référer à Beaumarchais, « Sans la liberté de blâmer, il n'y a point d'éloge flatteur<sup>2</sup> », ce qui, appliqué à notre histoire, donne quelque-chose comme « sans la liberté de refuser, il n'y a pas d'acceptation sincère ». C'est parce qu'il a compris qu'il pouvait dire non, qu'il l'a expérimenté et qu'il a en fait l'expérience de la liberté, qu'il a pu recevoir la parole à lui adressée comme un conseil paternel et non comme un ordre, qu'il a pu « changer d'avis ». Beaucoup de Bibles traduisent par le verbe grec utilisé par « se repentir ». C'est sans doute une traduction trop chargée, trop orientée. « Changer d'avis » est plus neutre ; l'idée est un peu la même, à la différence que la notion de repentance amène celle de culpabilité, de faute. « Ce n'est pas bien de désobéir à ses parents ! tu honoreras ton père et ta mère ! c'est dans la Bible » Le lectionnaire que j'ai utilisé mettait même en évidence ce demi-verset « s'étant repenti, il y alla », la TOB elle-même traduit « pris de remord » ; ah le vilain garçon, heureusement que le sentiment de culpabilité existe pour faire revenir les garnements sur le droit chemin ! Je crois fermement que c'est exactement l'inverse que dit la parabole.

Le fait de s'opposer, d'avoir osé s'opposer, a permis au premier fils de recevoir la parole du père pour ce qu'elle est. Je ne sais pas si c'est ce que la psychanalyse entend par « tuer le père », mais il a réussi à changer sa compréhension du père, à changer l'image de croque-mitaine contre celle de celui qui permet et la vie et la liberté. Son rapport à son père a changé ; ce n'est plus celui d'un enfant, mais d'un adulte. Ayant fait ses expériences, il a compris !

Le second fils est resté un enfant, un serviteur... « Honore-ton père et ta mère » n'est pas l'équivalent de « sois-leur soumis ». Entre son acceptation et sa non-obéissance, il n'est fait mention d'aucun changement d'avis, sans doute d'ailleurs n'en a-t-il pas changé, parce qu'il n'a pas d'opinion. Peut-être même est-il persuadé d'être un bon fils bien obéissant. Il y a ainsi des gens qui pensent que leur simple présence peut être qualifiée de travail.

---

<sup>1</sup> Jean-Pierre Raffarin, campagne du référendum sur la constitution européenne, 18 mars 2005

<sup>2</sup> Le mariage de Figaro, 1784

A la fin de la parabole, Jésus pose une question « lequel des deux a fait la volonté du père ? » C'est la question la plus facile de la Bible, la réponse est comprise dans la question : qui a fait ? c'est celui qui a fait. Cette question à la réponse évidente n'a de sens que dans la controverse qui oppose Jésus aux chefs religieux. Il leur dit qu'ils sont restés, malgré et leurs mérites et leurs prétentions, des enfants soumis, qu'ils n'ont toujours pas compris que Dieu n'était pas leur Seigneur, mais leur Père ; que les collecteurs d'impôts et les prostituées l'ont mieux compris, puisqu'ils viennent librement, affamés de l'amour de Dieu.

Avez-vous remarqué que ceux qui ont quitté, sinon la foi, du moins l'Église et qui y sont revenus savent mieux parler de leurs raisons d'y être que ceux qui n'en sont jamais parti ? Qu'ils sont souvent plus conscients de la valeur de la grâce, parce qu'ils ont fait l'expérience de son manque, ils l'ont cherchée, on leur a parfois proposé des nourritures dites spirituelles qui avaient la consistance de la barbe à papa, dont Alexandre Vialatte aimait répéter qu'elle est la plus chimérique de toutes les nourritures des enfants des hommes.

La foi chrétienne nécessite un « oui » plein et entier ! Ce « oui plein et entier » n'est possible que si un « non » peut être tout aussi librement prononcé. Nous avons reçu – ou non – une éducation religieuse, nous avons hérité d'une tradition. Nous ne pouvons nous contenter de cela, nous devons à un moment donné, pour un moment donné, poser un « je », « je veux » ou « je ne veux pas ». La foi nécessite un individu. Il n'est pas forcément nécessaire de s'opposer ou de s'éloigner, non, il faut simplement être capable de choisir.

A travers les siècles, résonne encore aujourd'hui la parole du Christ qui invite chacun et chacune de nous à donner librement une suite à cette invitation du Père : « mon enfant... va travailler ... aujourd'hui... dans la vigne »